

## Dompter la prophétie De *L'Esprit Nouveau* comme « nouveau réalisme »<sup>1</sup>

Ce n'est pas chez André Breton, comme on s'y attendrait, que l'expression d'*humour noir* est apparue pour la première fois, mais sans doute chez Huysmans, à la faveur d'un autoportrait masqué<sup>2</sup>. De là à supposer un emprunt discret, il n'y a qu'un pas que Breton dissuade son lecteur de franchir lorsqu'il fait observer, dans l'avant-propos de l'*Anthologie de l'humour noir*, qu'avant lui ces mots ne faisaient pas sens, — « quand ils ne suggéraient pas une forme de raillerie qui serait propre aux 'nègres' ! »<sup>3</sup> On ne saurait donc s'y méprendre sans mauvaise foi : c'est bien à lui que la locution doit sa fortune et son entrée dans les dictionnaires. Et quand bien même l'expression aurait été dégriffée entre temps par l'usage, cette perte de l'origine et cette entrée dans le domaine public consacrent une invention de poète. Fût-ce en palimpseste, l'humour noir porte à jamais la signature de Breton.

Il n'en va pas autrement d'un autre poète et d'une autre locution fameuse, *l'esprit nouveau*, que Guillaume Apollinaire lui non plus n'a pas inventée mais qu'il s'est si bien appropriée qu'elle paraît inséparable de son nom. C'est le 26 novembre 1917 que l'esprit nouveau a commencé une carrière glorieuse mais controversée, grâce à une conférence d'Apollinaire lue au Théâtre du Vieux-Colombier. Le titre de cette conférence, *L'Esprit Nouveau*, sera modifié lors de sa publication posthume dans le *Mercure de France*, le 1<sup>er</sup> décembre 1918, où il devient *L'Esprit Nouveau et les poètes*<sup>4</sup>, sans doute à l'initiative d'un des rédacteurs de la revue. C'est sous ce dernier nom qu'elle est entrée dans l'histoire, avec les quelques retouches apportées par Apollinaire à son texte en vue de la publication.

Au regard du lecteur vététilieux que nous imaginions plus haut, l'esprit nouveau en 1917 n'était pas non plus si nouveau. Alors que l'humour noir

<sup>1</sup> Une première version de ce texte a été publiée en allemand sous le titre « Drei Begegnungen mit dem *Esprit Nouveau* » dans *Der Blick vom Wolkenkratzer*, volume collectif édité par Wolfgang Asholt et Walter Fähnders, Amsterdam-Atlanta, Rodopi, 2000.

<sup>2</sup> « Une pincée d'humour noir et de comique rèche anglais » : l'expression sert à caractériser l'œuvre d'Huysmans sous la plume supposée d'Anna Meunier, qui sert de pseudonyme à l'écrivain. *En marge*, Chez Marcelle Lesage, 1927, p. 56.

<sup>3</sup> A. Breton, *Anthologie de l'humour noir* (1940, n<sup>elle</sup> éd. 1966), *Œuvres complètes*, tome II, (éd. M. Bonnet et al.), Gallimard, « La Pléiade », 1992, p. 865.

<sup>4</sup> G. Apollinaire, *L'Esprit Nouveau et les poètes*, *Œuvres en prose complètes*, tome II (éd. P. Caizergues et M. Décaudin), Gallimard, « La Pléiade », 1991, p. 941-954. Quelques retouches séparent la conférence de la publication, qui accentuent son ton manifestaire.

avant Breton ne s'était présenté qu'une seule fois chez Huysmans, sans commentaire et sans suite, l'esprit nouveau n'avait pas attendu Apollinaire pour faire l'objet de définitions en règle<sup>5</sup>. Dès 1875, Edgar Quinet l'avait porté au titre d'un de ses livres. Un ministre de l'Instruction Publique, Eugène Spuller, s'était réclamé de lui, en 1894, dans une profession de foi politique, alors que Léon Bazalgette publiait, quatre ans plus tard, *L'Esprit nouveau dans la vie artistique, sociale et religieuse*. Quant à Havelock Ellis, il était l'auteur depuis 1890 de *The New Spirit* dont Remy de Gourmont, ami et collaborateur d'Apollinaire, avait rendu compte dans le *Mercur de France*. Apollinaire connaissait-il, ne connaissait-il pas ces états de services antérieurs de l'esprit nouveau ? Les apollinariens en débattent depuis longtemps<sup>6</sup> pour conclure généralement, avec Michel Décaudin, que l'emprunt, si emprunt il y a eu, affecte tout au plus le défini mais en rien la définition elle-même qui n'appartient qu'à Apollinaire. Et c'est bien sous sa plume de poète que l'esprit nouveau a pris date et qu'il fait sens.

Si l'expression apparaît, par intermittences, dans ses écrits antérieurs, c'est seulement en 1917 qu'Apollinaire se met à l'utiliser avec une constance toute manifestaire. Jusqu'à sa mort, moins d'un an plus tard, le 9 novembre 1918, c'est à l'aune de l'esprit nouveau qu'Apollinaire va désormais définir la couleur du temps, déterminer les orientations de la poésie et de l'art, et préciser les missions des créateurs. Toutes les occasions lui sont bonnes désormais pour accréditer l'expression, en contrôler lui-même l'appellation et diffuser avec insistance la profession de foi dont il la veut garante. L'esprit nouveau est invoqué tour à tour dans une préface à l'*Œuvre poétique* de Baudelaire<sup>7</sup> qui, cette même année 1917, entre dans le domaine public, puis dans le programme du ballet *Parade* dont la première a lieu le 18 mai<sup>8</sup>, et enfin, dans la conférence du Vieux-Colombier. Sans oublier un long projet de lettre à Louis Chadourne qui, dans un compte rendu très critique de la conférence, avait contesté l'existence même de cet esprit nouveau<sup>9</sup>.

Chez Apollinaire lui-même, d'ailleurs, l'esprit nouveau était-il si nouveau en 1917 ? Plus précisément, ne faisait-il pas que revêtir d'une étiquette nouvelle des conceptions et des pratiques qui étaient les siennes

<sup>5</sup> Indépendamment de toute conceptualisation de leurs rapports, on tiendra pour évident que les mots « esprit » et « nouveau » s'aimaient l'un l'autre plus aisément qu'« humour » et « noir ». *Place à l'esprit nouveau !* est le leitmotiv de toute réforme.

<sup>6</sup> Cf notamment M. Wijk, *Guillaume Apollinaire et l'Esprit Nouveau* (CWK Gleerup, Études romanes de Lund, 1982) et S. Bates, « Apollinaire et « l'esprit nouveau » en 1903 » (*L'Esprit Nouveau dans tous ses états, Mélanges Décaudin*, Minard, 1986, p. 185-192).

<sup>7</sup> L'achevé d'imprimer de cette édition préparée pour « Les Maîtres de l'amour » est de mars 1917. La préface est recueillie dans G. Apollinaire, *Œuvres en prose complètes, tome III*, (éd. P. Caizergues et M. Décaudin), Gallimard, « Pléiade », 1993, p. 872-876.

<sup>8</sup> Id., Programme de *Parade*, *Œuvres en prose complètes, tome II, op. cit.*, p. 865-867.

<sup>9</sup> Id., « Lettre à Louis Chadourne », *Œuvres en prose complètes, tome III, op. cit.*, p. 876-881.

depuis le tournant pris avec *Alcools* ? La question partage la critique apollinaire : certains font valoir la continuité des prises de positions, d'autres un infléchissement et même un nouveau tournant que seule la mort prématurée du poète interrompra. Quand il se fait le champion de l'esprit nouveau, Apollinaire est un rescapé de la Grande Guerre, qui a été grièvement blessé au combat le 17 mars de l'année précédente. Alors que la guerre continue en cette année particulièrement noire, la vie artistique n'en est pas moins intense à Paris. Après une lente convalescence, voici qu'Apollinaire resurgit sur le devant de la scène, et il multiplie les interventions et les publications. Impossible d'ignorer que le poète a recouvré toute sa vigueur : on rencontre partout sa présence ou sa signature. Il songe même à relancer *Les Soirées de Paris*, sa revue d'avant-guerre, mais le projet tournera court. C'est que la couleur du temps a bien changé.

Au café de Flore, l'Apollinaire de 1917 a pris l'habitude de s'entourer de ses amis. Viennent l'y rejoindre ses anciens compagnons, Max Jacob, Salmon, Reverdy, Cendrars, ainsi que des nouveaux venus, Breton, Soupault, qu'Apollinaire présente l'un à l'autre avec le succès que l'on connaît, et qui sont des « fils de la guerre » comme dira Soupault. La posture dans laquelle se tient Apollinaire est désormais celle d'un maître incontesté, autour duquel se réunissent en signe d'allégeance les représentants des tendances les plus diverses de la poésie moderne qui s'accordent à voir en lui une « fusée-signal », pour reprendre une de ses expressions.

En 1917, la modernité poétique a deux organes principaux à Paris : *Sic*, fondé par Pierre Albert-Birot en janvier 1916 et *Nord-Sud*, lancé par Reverdy en mars 1917. Dans chacune de ces revues, Apollinaire apparaît, non seulement comme un collaborateur prestigieux, mais plus encore comme une figure tutélaire. Et qu'il fasse plus que consentir à cette imagerie, qu'il la sollicite et même qu'il cherche à l'imposer, c'est ce que fait voir l'histoire du petit texte mis en exergue du premier numéro de *Nord-Sud*, et signé des initiales de celle-ci, N.S. :

Naguère, les jeunes poètes allèrent trouver Verlaine pour le tirer de l'obscurité. Quoi d'étonnant que nous ayons jugé le moment venu de nous grouper autour de Guillaume Apollinaire. Plus que quiconque aujourd'hui, il a tracé des routes neuves, ouvert de nouveaux horizons. Il a droit à toute notre ferveur, à toute notre admiration.<sup>10</sup>

La mise au jour du manuscrit a révélé que ce texte d'abord attribué à Reverdy était en fait de la main d'Apollinaire lui-même, qui peaufinait ainsi, avec l'accord de Reverdy, son portrait en jeune patriarche de la poésie

<sup>10</sup> *Nord-Sud*, n° 1, 15 mars 1917, p. 2. (réimpression chez J.-M. Place, 1980, par les soins d'Étienne-Alain Hubert).

moderne rassemblant autour de lui tout ce qui compte ou va compter. « Bergère, ô Tour Eiffel »... Cette imagerie restera longtemps vivace et Cendrars lui fait écho à la fin de son *Hommage à Apollinaire*, lorsqu'il écrit en novembre 1918 : « Et voilà que se lève une nouvelle génération » :

Au milieu d'eux, Apollinaire, comme cette statue du Nil, le père des eaux, étendu avec des

gosses qui lui coulent de partout  
Entre les pieds, sous les aisselles, dans la barbe  
Ils ressemblent à leur père et se départent de lui  
Et ils parlent tous la langue d'Apollinaire<sup>11</sup>

Cette langue d'Apollinaire, ils auront pu l'apprendre à la lecture de ses poèmes mais aussi à l'écoute de la conférence du Vieux-Colombier qui prit l'allure d'un événement. Longtemps fermé pour cause de guerre, ce théâtre venait de rouvrir ses portes pour des manifestations culturelles. En ce 26 novembre, c'était un lundi, Apollinaire se tenait dans les coulisses. Pour des raisons qu'on ignore, il avait confié le soin de lire son texte à l'acteur Pierre Bertin. Une page manuscrite du poète qui a pu servir d'affiche à la rencontre précise que la conférence était « accompagnée de récitation de Rimbaud, Gide, Paul Fort, Fargue, Saint Léger Léger, Salmon, Divoire, Romains, Apollinaire, Reverdy, Jacob, Cendrars ». Un programme de lectures chargé et surtout éclectique jusqu'au disparate dont il ne semble pas qu'il ait été effectivement rempli. D'Apollinaire, c'est « Le Musicien de Saint-Merry que Bertin aurait lu. Et, d'après un écho, *les Pâques* de Cendrars auraient été « longuement acclamées »<sup>12</sup>.

Peut-on considérer la conférence comme un manifeste ? Apollinaire ne lui donne pas ce nom et il n'a jamais caché ses réticences envers un type de discours qui s'accorde mal, à vrai dire, avec son tempérament. Quand il critique ou théorise, Apollinaire est d'un tempérament plus oraculaire que manifestaire. Le goût de la polémique ne lui fait pas défaut mais il répugne aux exclusives et aux anathèmes. Aux proclamations qui divisent, il préfère les appels conciliateurs, les motions de synthèse. Ce qui l'agace au plus haut point chez les futuristes italiens, c'est bien leur besoin de lancer des manifestes à tout propos. Ces façons de réduire la communication au communiqué ne sont pas les siennes. Et pas davantage la profession de foi que Tristan Tzara mettra dans la bouche d'un de ses doubles, M. Aa, l'antiphilosophes, selon qui « il n'y a que deux genres, le poème et le

<sup>11</sup> Bl. Cendrars, « Hommage à Guillaume Apollinaire », *Sic*, n° 37-39, Janvier et 15 février 1919, p. 286-287 (réimpression chez J.-M. Place, 1980, avec un Avant-dire d'Arlette Albert-Birot). Poème recueilli dans les *Poésies complètes*, Denoël, *Œuvres complètes*, I, 1963, p. 191-192.

<sup>12</sup> Voir M. Wijk, *Guillaume Apollinaire et l'Esprit Nouveau*, op. cit., p. 76-79.

pamphlet »<sup>13</sup>. On s'étonne d'autant plus que le seul manifeste qu'Apollinaire ait jamais signé et désigné comme tel l'ait été sous la bannière du futurisme.

C'est dans l'avant-guerre, le 29 juin 1913, qu'il a publié *L'Antitradition futuriste / Manifeste-synthèse* sous les presses du mouvement futuriste à Milan et donc, si l'on peut dire, avec l'imprimatur de Marinetti<sup>14</sup>. S'il reste isolé comme un hapax dans l'œuvre d'Apollinaire, ce texte offre toutes les garanties d'un manifeste d'avant-garde : résolument, son programme binaire jusqu'au manichéisme oppose « Destruction » et « Construction », et avec vigueur il partage son public en deux pour lancer « merde » aux ennemis et offrir « rose » aux compagnons de route. Pourtant l'interprétation de ce texte singulier reste délicate en raison de ses points d'ambiguïté. Témoigne-t-il d'une alliance, même momentanée, à un mouvement qu'Apollinaire a souvent et vertement critiqué ? Vise-t-il, au contraire, par une surenchère sournoise, par un humour de simulation, à renverser ce qu'il prétend promouvoir ? Il est difficile d'en décider. Mais ce manifeste qui joue si bien, trop bien peut-être, le jeu du manifeste préfigure à sa façon le *Manifeste Dada 1918* de Tzara. Comme lui, c'est un manifeste au second degré, une sorte de manifeste du manifeste, ludique à force de dénuder ses procédés jusqu'à la caricature. Rien en lui, ni typographiquement, ni même thématiquement, qui annonce la conférence de 1917. Rien, — si ce n'est un curieux sous-titre générique de « manifeste-synthèse », rassemblant dans son « moteur à toutes tendances » impressionnisme, fauvisme, cubisme, expressionnisme, pathétisme, dramatisme, orphisme, paroxysme, bref un ensemble de mouvements connus ou inconnus, avec un œcuménisme dont la formule paraît moins avant-gardiste que typiquement apollinaire.

Aux yeux de lecteurs moins indulgents, pareil exercice de style pouvait passer pour un amalgame navrant. Marinetti paraît s'être inquiété des intentions réelles d'Apollinaire. Et les archives de Cendrars, à la Bibliothèque Nationale Suisse de Berne, conservent une parodie féroce de ce manifeste, écrite sans doute sur le vif, en juillet 1913. En voici le texte complet :

---

<sup>13</sup> T. Tzara, *M. Aa l'antiphilosophie, Dada est tatou. Tout est dada.*, GF-Flammarion, 1996, p. 278.

<sup>14</sup> *L'Antitradition futuriste* a été recueillie dans les *Œuvres en prose complètes*, II, *op. cit.*, p. 937-939 et par W. Asholt et W. Fähnders dans *Manifeste und Proklamationen der europäischen Avantgarde (1909-1938)*, Stuttgart-Weimar, Metzler, 1995, p. 44-46.

## LA TRADITION FUTURISTE

DERNIER = MANIFESTE

(VIVE CALCUT CALCUTTA Calculateur culateur lateur

délateur dislocateur brocanteur

ce toc Apollinaire *barré*

A BAS APO

LL I M

E RD E

ce (moteur *barré*) vacuum à toutes tendances cambronnisme  
 jem'enfoutisme épidermisme anônisme cularinisme cumulisme  
 similisme et autres eaux minérales PLATONISME RONDES  
 CHAINES DE CRIS ÉCHOLALIE DE VENTS

Heureusement pour les relations parfois difficiles entre les deux poètes<sup>15</sup>, ce contre-manifeste est resté inédit...

Loin des ambivalences ou des facilités de *L'Antitradition futuriste*, la conférence de 1917 ne se signale ni par le ludisme ni par l'humour. Non seulement elle ne fait aucune place aux fantaisies typographiques ou aux onomatopées, mais elle réproouve explicitement leur abus. Si manifeste il y a, ce manifeste-là ne joue pas double jeu. C'est un discours au futur qui se présente, dès la première phrase, comme une annonce solennelle et même comme une Annonce :

L'esprit nouveau qui dominera le monde entier ne s'est fait jour dans la poésie nulle part comme en France<sup>16</sup>.

La vocation manifestaire du conférencier se mesure à l'ampleur de son ambition qui n'est nullement de lancer un mouvement littéraire de plus mais de se placer en quelque sorte au point de convergence de toutes les recherches en cours dans les lettres comme dans les arts. Rassembler les fragments épars de la modernité, en dévoiler l'unité encore inaperçue, prévoir le destin triomphal qui se prépare pour elle et, bien entendu, la baptiser sont autant de missions que se donne le poète qui se pose ainsi en guide, en éclaireur et, explicitement, en prophète. Écrit sur un mode litannique, le texte procède à une suite de définitions plutôt qu'à une démonstration. Par un usage incantatoire de la répétition, il cherche à imposer la présence universelle de l'esprit nouveau et à attester l'évidence de son avènement avec une gravité pour ainsi dire religieuse, au sens étymologique de ce mot, si bien

<sup>15</sup> Voir P. Caizergues, qui a publié ce texte pour la première fois dans « Cendrars et Apollinaire », *Modernités de Cendrars, Sud*, 1988, p. 71-102.

<sup>16</sup> *L'Esprit Nouveau et les poètes*, op. cit., p. 943.

que le poète en s'attachant à relier les fragments du réel semble inviter ses lecteurs à la célébration d'un culte inédit où l'Esprit nouveau se verrait étrangement métamorphoser en une sorte de Saint-Esprit de la Modernité<sup>17</sup>. La langue d'Apollinaire se change ici en langue de feu.

Pas de manifeste, enfin, qui ne cède à une rhétorique de l'inaugural et à l'euphorie illocutoire. Apollinaire ne se contente pas de déterminer des orientations ou de convaincre son public : il prend date au présent de son écriture. Cette conférence entend être un acte fondateur. En ce 26 novembre 1917, ici et maintenant, par la voix du poète, la vérité du nouveau se déclare au monde entier : « c'est la première fois qu'elle se présente consciente d'elle-même ». Ce n'est donc pas sans raisons que Breton, lorsqu'il évoque la conférence, la qualifie de manifeste puisqu'elle est fidèle, en effet, à ce qu'on pourrait appeler le pacte manifestaire. Conformément à la dictée de l'étymologie italienne, elle porte à l'*affiche* l'esprit nouveau et elle rend ainsi manifeste ce qui jusqu'alors était resté latent. C'est bien ainsi que l'entend Apollinaire dans une péroraison en forme d'apothéose :

l'esprit nouveau, qui gonfle de vie l'univers, se manifestera formidablement dans les lettres, dans les arts et dans toutes les choses que l'on connait.<sup>18</sup>

À quoi reconnaître cet esprit nouveau dont Apollinaire chante l'irrésistible épiphanie ? En premier lieu, à un subtil équilibre des contradictoires : en lui se concilient l'ordre et l'aventure, le bon sens et l'imagination, la continuité et le changement, l'expérience et l'exploration, la vérité et l'invention. La nouveauté a pour critère la surprise, mot-clef de la conférence, et la surprise surgit dans l'insolite quotidien aussi bien que dans les fables des poètes. N'est-ce pas le vol d'Icare qui a ouvert la voie des airs à l'avion ? Qu'on ne s'étonne donc pas que les poètes d'aujourd'hui multiplient les expériences, même les plus extravagantes en apparence. Leurs recherches seront utiles un jour : « elles constitueront les bases d'un nouveau réalisme qui ne sera peut-être pas inférieur à celui si poétique et si savant de la Grèce antique »<sup>19</sup>. Dans le monde contemporain, malheureusement, cette préséance de la divination poétique sur la science et ses machines s'est perdue si bien qu'Apollinaire appelle de ses vœux le rétablissement, de toute urgence, du dialogue interrompu entre le poète et le savant. Au verbe créateur de reprendre enfin l'initiative : « Les poètes veulent dompter la prophétie, cette ardente cavale que l'on n'a jamais maîtrisée »<sup>20</sup>.

<sup>17</sup> Il est vrai que nous sommes au Théâtre du Vieux-Colombier...

<sup>18</sup> *L'Esprit Nouveau et les poètes*, op. cit., p. 954.

<sup>19</sup> *Ibid.*, p. 948.

<sup>20</sup> *Ibid.*, p. 954.

Cet appel, il est temps de le rappeler, est loin d'avoir eu le retentissement qu'espérait Apollinaire. Ni les suites immédiates de la conférence, ni sa fortune plus lointaine n'auront été à la hauteur de ses ambitions. Un témoin aussi favorable que Gabriel Fournier se fait l'écho de cette réception contradictoire :

Son génie prophétique éclate dans cet exposé précis considéré par certains comme son testament poétique et violemment critiqué par d'autres jusqu'à provoquer une scission parmi ses disciples.<sup>21</sup>

Le moins que l'on puisse dire, en effet, est qu'elle a été fort mal accueillie par ceux à qui elle s'adressait au premier chef : les poètes de la nouvelle génération. Les plus novateurs parmi les jeunes amis d'Apollinaire, les futurs trois mousquetaires de la revue *Littérature*, se sont tous déclarés déçus par ses propos, et le moins sévère à l'égard de la conférence n'est pas Breton qui dénoncera, en 1922, le « néant de sa méditation » et « l'inutilité de tout ce bruit »<sup>22</sup>. Aragon, de son côté, lorsqu'il revient sur leur état d'esprit en 1919, note : « assez de *l'esprit nouveau* ! c'est déjà dépassé »<sup>23</sup>. La violente réaction de Breton et de ses amis serait-elle à l'origine de cette curieuse tradition du malaise qui s'est constituée autour de la conférence ? Toujours est-il que les commentateurs qui s'y réfèrent le font rarement sans réserves. Même un Hugo Friedrich, qui souligne pourtant la fécondité de ce texte-programme pour l'ensemble de la poésie du XXe siècle, le qualifie d'« ensemble un peu confus »<sup>24</sup>.

Les réticences provoquées par la conférence sont, pour l'essentiel, de trois ordres qui touchent respectivement à son chauvinisme outrancier, aux faiblesses de son argumentation et, surtout, à la question du nouveau elle-même. Le caractère cocardier de la conférence a rebuté immédiatement Breton et ses amis qui ne mangeaient pas de ce pain-là. L'esprit nouveau, proclame Apollinaire, c'est de France qu'il va souffler sur le monde entier. Toutes les écoles, toutes les tendances, toutes les expériences qui comptent dans tous les pays, c'est à Paris qu'elles prennent leur source. Impossible d'oublier, à lire ce texte, non seulement qu'il est écrit par temps de guerre mais aussi qu'il se fait l'agent sans états d'âme d'une sorte d'impérialisme culturel. Cette poussée de chauvinisme n'a sans doute pas attendu la guerre

<sup>21</sup> G. Fournier, *Cors de chasse*, Genève, Pierre Cailler, 1957, p. 10.

<sup>22</sup> A. Breton, *Caractères de l'évolution moderne et ce qui en participe* (conférence à Barcelone, 17 novembre 1922), recueillie dans *Les Pas Perdus* (1924), *Œuvres complètes*, Gallimard, « Pléiade », tome I, 1988, p. 293.

<sup>23</sup> Aragon, *Lautréamont et nous*, *Les Lettres Françaises*, 1er et 8 juin 1967, rééd. Sables, 1992, p. 77.

<sup>24</sup> H. Friedrich, *Structure de la poésie moderne* (*Die Struktur der modernen Lyrik*), Le Livre de Poche, « Références », 1999, p. 208.

pour se déclarer chez Apollinaire, mais elle perd ici toute mesure et si la première phrase, déjà rencontrée, donne le la, c'est au son du clairon :

L'esprit nouveau qui dominera le monde entier ne s'est fait jour dans la poésie nulle part comme en France.<sup>25</sup>

Et, plus loin :

D'après ce que l'on peut savoir, il n'a guère de poètes aujourd'hui que de langue française.

Toutes les autres langues semblent faire silence pour que l'univers puisse mieux écouter la voix des nouveaux poètes français.<sup>26</sup>

Bref, « les Français portent la poésie à tous les peuples »<sup>27</sup>. Soupault avouera sa gêne devant « un chauvinisme qui frisait le ridicule, même à l'époque où triomphait le bourrage de crânes »<sup>28</sup>. Lui et ses amis étaient déchirés devant l'évolution d'un poète qu'ils admiraient. « Pour comble de dérision, dira plus tard Breton, les poètes étaient invités à modeler leurs préoccupations et leurs rêves sur ceux des mathématiciens. Le proche avenir allait faire justice de ces — assez naïfs — espoirs d'hyménée »<sup>29</sup>... Pour lui, la cause est entendue : « chaque fois qu'il a voulu prophétiser de sang-froid, Apollinaire s'est trompé ». Hormis l'éloge de la surprise et d'une liberté sans contraintes, il fut « un médiocre théoricien » dont les vues n'étaient pas à la hauteur de sa propre pratique. C'est dans ses poèmes que souffle l'esprit nouveau, « au sens, ajoute-t-il où nous pouvons l'entendre encore ». C'est assez dire que ses réticences portent aussi sur l'expression elle-même.

Dans les milieux « avancés » de la poésie, en 1917, trois expressions se disputent les suffrages : l'esprit d'avant-garde, l'esprit moderne et l'esprit nouveau. Certains, comme Albert-Birot, les emploient indifféremment comme des équivalents. Chez d'autres, les prédilections ou les rejets sont plus marqués. De son vocabulaire Reverdy a proscrit le mot d'avant-garde, cependant que Cendrars, qui ne le goûte pas beaucoup davantage, se fait un champion du moderne. Quant à Apollinaire, il n'a pas non plus beaucoup de penchant pour le mot d'avant-garde, qu'on rencontre très rarement chez lui, et il lui préfère, parfois, « moderne », et, le plus souvent, « nouveau ». Sans accorder une portée excessive aux dénombrements lexicaux, il est remarquable de constater que le texte de la conférence — qui tient en 9 pages de la *Pléiade* — présente 23 occurrences de l'expression « esprit nouveau », 27 autres occurrences de « nouveau », 2 de « nouveauté », 1 de

<sup>25</sup> *L'Esprit Nouveau et les poètes, op. cit.*, p. 943

<sup>26</sup> *Ibid.*, p. 952

<sup>27</sup> *Ibid.*

<sup>28</sup> Ph. Soupault, *Mémoires de l'Oubli 1914-1923*, Lachenal & Ritter, 1981, p. 55-56.

<sup>29</sup> A. Breton, « Ombre non pas serpent mais d'arbre, en fleurs » (1954), *Perspective cavalière*, Gallimard, 1970, p. 37.

« renouvellement », — qui imposent en somme 53 fois le même radical —, contre seulement 5 occurrences de « moderne » et aucune d' « avant-garde ». Plus qu'une prédominance c'est un rez-de-marée.

À quoi tient une prédilection aussi marquée ? « Il est des nouveautés qui ne sont pas modernes », remarque Octavio Paz dans *Point de convergence* en proposant la distinction suivante : « Le nouveau n'est pas exactement le moderne, sauf s'il est porteur de cette double charge explosive : être négation du passé et affirmation d'un ordre différent »<sup>30</sup>. À en juger selon ces critères, il apparaît qu'Apollinaire choisit le nouveau *contre* le moderne. Bâtitteur mais non destructeur, c'est ainsi qu'il se définit dans une lettre de 1918 à André Billy :

J'ai voulu seulement ajouter de nouveaux domaines aux arts et aux lettres en général, sans méconnaître aucunement les mérites des chefs-d'œuvre véritables du passé ou du présent.<sup>31</sup>

Cette conception-là du nouveau est inconciliable avec l'impératif de rupture que prônent, sur un mode bien plus agressif que le sien, les futuristes, les dadaïstes, et aussi le premier Cendrars. Risquons une formule : le nouveau, pour Apollinaire, c'est le moderne *moins* la rupture. Autant dire la *surprise*, dont il fait un éloge sans mesure ? Mais c'est alors au risque de la mode qui se nourrit elle aussi du nouveau, d'un nouveau, il est vrai, bien tempéré et soumis à un retour du même par recyclage périodique. Une telle vision de la modernité est moins éloignée qu'il n'y paraît de celle de Baudelaire, qu'Apollinaire critique parfois durement mais surtout parce qu'il condamne chez celui-ci un pessimisme jugé systématique. Dans le projet de lettre à Louis Chadourne que nous signalions plus haut, la filiation affleure : « je crois qu'à toutes les époques il y a eu un esprit ancien et un esprit nouveau »<sup>32</sup>. Cette conception historique et relativiste s'inscrit dans le fil du romantisme de Stendhal et de la modernité baudelairienne.

Prendre le parti du nouveau sans renier l'ancien ne va pas sans contradictions ni malentendus. « Choisir c'est vieillir » dira plus tard Soupault<sup>33</sup> qui était sans doute, parmi les futurs surréalistes, le mieux à même de comprendre les hésitations d'Apollinaire. Cendrars a placées drôlement ces oscillations entre deux mondes sous le signe du « Hamac », figure du balancement s'il en est, puisque tel est le titre qu'il donne à celui de ses *Dix-neuf poèmes élastiques* qu'il consacre à Apollinaire :

<sup>30</sup> O. Paz, *Point de convergence*, Gallimard, 1976, p. 16.

<sup>31</sup> Lettre du 29 juillet 1918 (OC, IV, p.778), cité par H. Meschonnic, *Modernité modernité*, 1988, p. 75.

<sup>32</sup> G. Apollinaire, *Lettre à Louis Chadourne*, op. cit., p. 877.

<sup>33</sup> Ph. Soupault, *Les Dernières Nuits de Paris* (1928), Gallimard, « L'Imaginaire », 1997, p. 7.

## Apollinaire

Avance, retarde, s'arrête parfois<sup>34</sup>

Cendrars est un de ces « gosses » d'Apollinaire qui se sont « départis » de lui mais pour prendre le parti du moderne contre le nouveau, tout comme Reverdy, Breton et les surréalistes. L'esprit nouveau, qui doit toute sa fortune à Apollinaire, n'a pas fait long feu dans l'histoire des avant-gardes. La disparition prématurée de son promoteur, avant même la publication de son texte, n'est sans doute pas étrangère à cette occultation. Pourtant ce manifeste en attente de manifesté constituait le testament poétique d'Apollinaire et son legs à la modernité : il invitait les jeunes poètes à prendre le relais et à assurer la relève pour mettre en chantier le programme interrompu. Il n'en fut rien. La jeune génération ne se reconnaîtra pas dans l'esprit nouveau. Dada ignore l'expression et telle est l'ironie de l'histoire que Breton et ses amis choisiront de s'approprier une autre expression forgée par Apollinaire, ce « surréalisme » qu'il invoque dans le programme de *Parade* puis dans sa préface aux *Mamelles de Tirésias*, mais qu'il ne mentionne même pas dans la conférence du Vieux-Colombier.

Après la mort d'Apollinaire et en dépit de l'infidélité de ses jeunes ou moins jeunes amis, l'expression d'esprit nouveau ne disparaît pas pour autant du vocabulaire artistique en vogue. Au moins dans la première moitié des années 20, elle reste particulièrement active selon Marie-Odile Briot : « l'esprit nouveau » est une expression qui court dans tous les textes de l'époque, le sésame qui ouvre la modernité »<sup>35</sup>. C'est ainsi, détail peu connu, que Léonce Rosenberg, le directeur de la galerie L'Effort Moderne, envisageait, à la fin de 1918, d'éditer un *Almanach de l'Esprit Nouveau*, mais le projet confié à Maurice Raynal tourna court<sup>36</sup>.

Moins velléitaire et plus féconde, en revanche, sera, deux ans plus tard, la création d'une revue à l'enseigne apollinarienne. En octobre 1920 paraît le premier numéro de *L'Esprit Nouveau* qui connaîtra 28 livraisons avant de disparaître en janvier 1925, cédant la place pour ainsi dire à l'Exposition des Arts Déco où elle figure par une Maison de l'Esprit Nouveau signée par Le Corbusier qui fera scandale. Le premier directeur en fut Paul Dermée, un poète ami d'Apollinaire, qui a certainement choisi le titre de la publication en souvenir de la conférence. Mais les véritables animateurs de la revue, qui supplantèrent bientôt Dermée, seront un peintre, Amédée Ozenfant et un

<sup>34</sup> Bl. Cendrars, « Hamac » (décembre 1913), *Dix-neuf poèmes élastiques* (1919), *Poésies complètes, Oeuvres complètes*, Denoël, I, p. 64.

<sup>35</sup> M.-O. Briot, « *L'Esprit Nouveau* : son regard sur les sciences », *Léger et l'esprit moderne 1918-1930*, catalogue de l'exposition du Musée d'art moderne de la ville de Paris, 17 mars-6 juin 1982, p. 29.

<sup>36</sup> Information communiquée par Christian Derouet.

architecte, Charles-Édouard Jeanneret, plus connu sous son pseudonyme de Le Corbusier. Si l'hyménée des poètes et des mathématiciens, dont se gaussait Breton, a jamais eu lieu, c'est bien dans *L'Esprit nouveau*, et pendant près de cinq ans. *L'Esprit nouveau*, qui n'entendait pas être une revue littéraire, accueillait toutes les formes de l'activité contemporaine sur un plan international, avec une impressionnante ouverture du compas :

**L' ESPRIT  
NOUVEAU**

REVUE INTERNATIONALE ILLUSTRÉE DE L'ACTIVITÉ  
CONTEMPORAINE  
PARAISANT LE 1<sup>ER</sup> DE CHAQUE MOIS

**ARTS LETTRES SCIENCES SOCIOLOGIE**

*LITTÉRATURE*

*ARCHITECTURE PEINTURE SCULPTURE MUSIQUE*

*SCIENCES PURES ET APPLIQUÉES*

*ESTHÉTIQUE EXPÉRIMENTALE*

*ESTHÉTIQUE DE L'INGÉNIEUR URBANISME*

*PHILOSOPHIE SOCIOLOGIQUE ÉCONOMIQUE*

*SCIENCES MORALES ET POLITIQUES*

*VIE MODERNE THÉÂTRE SPECTACLES LES SPORTS LES FAITS*

L'optimisme technologique de la revue, son esthétique fonctionnelle, son culte de la machine répondaient à certaines des attentes d'Apollinaire, mais, par une nouvelle ironie du sort, cette revue à l'affiche si apollinarienne, c'est à la promotion de *l'esprit moderne* qu'aboutiront ses efforts, avec l'aide efficace de Fernand Léger<sup>37</sup>... Titre à part, il est moins sûr cependant que la lecture de cette revue aurait eu de quoi combler le prophète en Apollinaire. Et la surprise qu'il aimait tant, c'est plutôt du côté des futurs surréalistes, entre ce qui ne s'appelait pas encore humour noir et hasard objectif, qu'elle préparait du nouveau.

Les retrouvailles de l'esprit nouveau avec la surprise se produiront, en effet, le 1er mars 1922, dans la revue *Littérature*. Au sommaire de ce premier

<sup>37</sup> Voir les articles de M.-Fr. Briot et Gl. C. Fabre dans *Léger et l'esprit moderne 1918-1931*, catalogue de l'exposition du Musée de la Ville de Paris, 17 mars-6 juin 1982.

numéro d'une nouvelle série désormais dirigée par Breton et Soupault, figure un court récit anonyme, dont le titre retient l'attention à cette date et à cette place : *L'Esprit nouveau*.<sup>38</sup> La scène se passe à Saint-Germain-des-Prés, autour du café des Deux-Magots, le 16 janvier 1922. Sous la forme sèche d'un procès-verbal, le récit retrace la rencontre faite successivement, ce jour-là, par trois amis, d'une jeune femme inconnue dont le comportement les a troublés, chacun de son côté, sans qu'ils parviennent à comprendre l'émotion que leur procure ce qui, après tout, n'est qu'une suite d'aventures manquées puisque aucun d'eux ne s'est résolu à aborder la passante. L'énigme restera sans mot pour trois amis qui ont pour noms Louis Aragon, André Breton et André Derain. Il faudra la publication des *Pas perdus*, en 1924, où le récit est recueilli, pour que son auteur caché lève le masque : c'était Breton lui-même qui avait choisi de se mettre en scène du dehors, à la troisième personne<sup>39</sup>. Deux ans plus tard, en 1926, Breton va prêter ce même recueil à Nadja, qui, négligeant les autres textes, se porte sans hésiter vers ce seul récit qui préfigure à ses yeux sa propre rencontre avec Breton. Elle l'interroge sur le sens qu'il prête à l'aventure, sur son refus alors de la commenter, puisque, des pas perdus, pour elle il n'y en a pas. Il ne sait que répondre. Encore heureux qu'elle ne l'interroge pas sur le titre qu'il a donné à ce récit ! Pourquoi avoir choisi *L'Esprit Nouveau*, si fortement connoté ? Que vient donc faire Apollinaire dans cette aventure manquée ?

Considérant le réemploi du titre comme un collage ironique, Marguerite Bonnet en a proposé une lecture en deux temps, prenant appui sur les critiques sévères que Breton fait par ailleurs de la conférence<sup>40</sup>. Il aurait d'abord cherché à éviter « esprit moderne » qui lui rappelait le trop cuisant souvenir d'un récent projet de Congrès de Paris qu'un différend avec Tzara avait fait tourner court<sup>41</sup>. Pour autant, les pages de son récit « ne renvoient au réalisme moderniste d'Apollinaire que pour s'en délimiter » : le véritable esprit nouveau ne s'encombre ni d'aviateurs ni de mathématiciens, mais il souffle dans la rue dès que passe une inconnue. Tout de même, ces deux arguments se confortent mal l'un l'autre, d'autant plus que ce retour intempestif de l'expression chez Breton restera sans suite, ce qui ne laisse pas

<sup>38</sup> *Littérature*, n<sup>elle</sup> série, n° 1, 1<sup>er</sup> mars 1922, p. 21-22 (réimpression chez J.-M. Place, 1978).

<sup>39</sup> Breton apporte quelques légères retouches au récit en le recueillant dans *Les Pas perdus* (1924), *Œuvres complètes*, I, Gallimard, « Pléiade », 1988, p. 257-258.

<sup>40</sup> *Ibid.* p. 1278-1279. Voir aussi « Aux sources du surréalisme : place d'Apollinaire » (Minard-Lettres modernes, série « Guillaume Apollinaire » n° 3, 1964, p. 38-74) et *André Breton / Naissance de l'aventure surréaliste*, José Corti, 1975, p. 258-261.

<sup>41</sup> Ce « Congrès international pour la détermination des directives et la défense de l'esprit moderne » aurait dû se tenir à Paris en mars 1922.

d'intriguer. Au-delà des polémiques, la citation ne rendrait-elle pas à la conférence un hommage secret ?

Au rendez-vous manqué du 16 janvier 1922, Apollinaire s'est peut-être rendu en voisin, pour une visite surprise. Du café des Deux-Magots au café de Flore, il n'y a que quelques pas, comme s'en souvient évidemment l'auteur du récit qui allait y rejoindre le poète qu'il admirait entre tous. On objectera à bon droit qu'à la date de la rencontre, Apollinaire était déjà mort depuis plus de trois ans. Mais, précisément, à la mort d'Apollinaire, la rumeur n'avait-elle pas déjà couru avec insistance qu'il allait réapparaître ? L'« Hommage » que lui adresse Cendrars s'était fait l'écho de ce mythe spontané :

Amis

Apollinaire n'est pas mort

Vous avez suivi un corbillard vide

Apollinaire est un mage

C'est lui qui souriait dans la soie des drapeaux aux fenêtres

Il s'amusait à vous jeter des fleurs et des couronnes<sup>42</sup>

Trois ans après, l'ombre de l'Enchanteur hante encore sûrement ce quartier qui était le sien. Comme un esprit ? Après tout, prétendre réduire « l'esprit nouveau » à une disposition mentale a de quoi rassurer mais l'hypothèse n'est-elle pas bien sage et peut-être un peu naïve ? Ce pourrait être plutôt un de ces esprits qui habitent l'air ou l'eau, et pourquoi pas une de ces fées, une de ces passantes magiques, par exemple, qui traversent les villes pour l'émerveillement des flâneurs ? Dès le premier jour, Breton verra en Nadja un de ces « esprits de l'air que certaines pratiques permettent momentanément de s'attacher, mais qu'il ne saurait être question de se soumettre »<sup>43</sup>. Peut-être en allait-il déjà ainsi pour cette inconnue qui remontait la rue Bonaparte en bouleversant ceux qui croisaient son chemin. Nadja – qui tout de même s'y connaît en esprits – s'identifiera à elle sans hésiter. Et si c'était-elle la véritable manifestation de cet « esprit nouveau » qui était moins fait pour se changer en manifeste que pour se manifester sous les traits d'une femme ? Dès lors, l'énigme en se déplaçant se relancerait. La conférence n'annonçait-elle pas la venue de grands prodiges et le règne de la magie ? Le vrai legs d'Apollinaire à Breton, mais le voici peut-être enfin : cette femme qui sème les surprises sur son passage, n'en doutons plus, c'est une conférence incarnée. L'esprit nouveau est fait pour aboutir à une passante.

<sup>42</sup> Voir supra note 10.

<sup>43</sup> A. Breton, *Nadja* (1928), *Œuvres complètes, I, op. cit.*, p. 714.

Les relations difficiles du surréalisme avec l'esprit nouveau seraient peut-être à reconsidérer sous cet angle ou plutôt à ce coin de rue. Mais la carrière du manifeste mal-aimé ne s'arrête pas là. Renouvelant l'image du passeur de témoin, Hugo Friedrich tient la conférence d'Apollinaire pour « le maillon le plus important de la chaîne qui relie Rimbaud à toute la poésie du XX<sup>e</sup> siècle »<sup>44</sup>, tandis que Michel Butor, de son côté, restaure la figure du prophète, si chère au poète. En faisant un éloge passionné du cinéma et du gramophone, Apollinaire aurait pressenti que ces nouveaux moyens d'expression allaient mettre en cause la suprématie de l'écriture et que le règne de l'audio-visuel s'établirait peut-être un jour sur la mort du livre :

Apollinaire a été un des premiers à comprendre poétiquement qu'une révolution culturelle était impliquée dans l'apparition de nouveaux moyens de reproduction et de transmission (qui) obligeait à poser sur l'écriture un regard nouveau et en particulier à interroger d'une façon toute nouvelle cet objet fondamental de notre civilisation qu'est le livre.<sup>45</sup>

L'esprit nouveau est décidément comme le furet. Il a passé par ici, il repassera par là. Et la lettre que n'a pas reçue Louis Chadourne nous parvient aujourd'hui comme une dépêche retardée :

ce qui échappe aux autres, c'est précisément le nouveau et chercher ce nouveau qui échappe aux autres, voilà précisément l'esprit nouveau.<sup>46</sup>

Claude Leroy  
Université Paris X-Nanterre

---

<sup>44</sup> H. Friedrich, *Structure de la poésie moderne*, Le Livre de Poche, « Références », 1999, p. 208.

<sup>45</sup> M. Butor, *Répertoire III*, Éditions de Minuit

<sup>46</sup> G. Apollinaire, *Lettre à Louis Chadourne*, *op. cit.*, p. 881.